ÉLOGE

DE M. ORFILA,

PAR

FR. DUBOIS (d'Amiens),

Secrétaire perpétuel de l'Académie impériale de médecine.

LU DANS LA SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE,
LE 6 DÉCEMBRE 1853.



A PARIS,

CHEZ J.-B. BAILLIÈRE,

LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE,
RUE HAUTEFEUILLE, 19.

A LONDRES, CHEZ H. BAILLIÈRE, 219, REGENT STREET.

A NEW-YORK, CHEZ H. BAILLIÈRE, 290, BROADWAY.

A MADRID, CHEZ C. BAILLY-BAILLIÈRE, CALLE DEL PRINCIPE, 11.

1854.

EXTRAIT DU TOME XVIII

DES MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE.

Paris — Imprimerie de L. Martinet, rue Mignon, 2

ÉLOGE DE M. ORFILA,

PAR

M. FR. DUBOIS (d'Amiens),

Secrétaire perpétuel de l'Académie impériale de médecine.

MESSIEURS,

Neuf mois à peine se sont écoulés depuis la mort de M. Orfila, et déjà il semble qu'on attend de l'histoire contemporaine le récit de cette vie trop tôt interrompue, de cette vie si pleine, si utile, si brillante.

Aux grands noms de Bertholet, de Chaptal et de Vauquelin, qui jettent tant d'éclat sur l'histoire des membres de cette Académie, celui de M. Orfila vient naturellement se joindre. C'est un savant disciple que je dois me hâter de placer à côté de ses maîtres.

Je vais donc essayer, messieurs, de mettre sous vos yeux les vicissitudes d'une carrière noblement parcourue; des documents fournis par la famille me permettront de faire connaître avec quelques détails la jeunesse de M. Orfila, et de rattacher à des dates certaines les principaux événements de sa vie. Je raconterai les aventures du jeune étudiant; je

dirai les débuts heureux du chimiste toxicologue, les succès constants du professeur, les travaux de l'académicien, les services de l'administrateur, les découvertes du médecin légiste ; je montrerai enfin qu'au moment où la vie lui échappait, il allait, par de magnifiques donations, ressaisir et continuer cette tutelle scientifique qu'il avait si longtemps exercée.

Fils adoptif de la France, M. Orfila a bien mérité d'elle, en servant les sciences, en instruisant la jeunesse, en éclairant la justice ; ce sera donc pour moi un devoir à la fois doux et facile d'honorer par un éloge public la mémoire d'un homme qui, après avoir été l'une des gloires du monde médical, voulut en rester le bienfaiteur.

Mathéo-José-Bonaventure Orfila naquit à Mabon, dans l'île de Minorque, le 24 avril 1787. Il aurait pu trouver dans l'ancienneté de sa famille une sorte de noblesse, car un de ses aïeux, Guillaume-Puig Orfila, citoyen de Collioure, après avoir fondé dans sa ville natale un couvent de dominicains, et l'hôpital des Pauvres qui subsiste encore aujourd'hui, était allé, vers le commencement du XIV[e] siècle, s'établir à Perpignan ; puis, appelé dans les conseils du roi de Majorque, Jacques I[er], il avait quitté la France pour les îles Baléares.

Mais M. Orfila se disait tout simplement issu d'une famille d'honnêtes marchands. Cet Orfila du XIV[e] siècle avait eu à Perpignan des ateliers de draperie, toute sa lignée était restée dans le commerce, et le père de notre Orfila était un marchand de Minorque, ayant boutique, mais assez riche pour contribuer à l'entretien de ces navires baléares qui vont, chaque année, chercher du blé en Orient pour en fournir les pays où les récoltes ont manqué.

La première éducation de M. Orfila fut très mélangée, et cependant poussée assez loin. Comme il n'y avait à Minorque ni collége, ni pension, on lui avait donné pour précepteur un Cordelier, nommé le père François. C'était un assez bon grammairien et le meilleur des hommes ; mais le genre d'éducation qu'il entreprit de donner à son élève appartenait bien à l'Espagne du XVIII[e] siècle. C'était à peu près l'enseignement que Gil Blas reçut à Oviédo : un peu de grec, un peu de latin, mais beaucoup de scholastique, le tout pour former l'enfant à la dispute, pour le mettre à même d'argumenter envers et contre tout. Or, comme il avait de la mémoire et de l'assurance, il devint bientôt un disputeur des plus redontables aux yeux de ses compatriotes ; il n'arrêtait point, il est vrai,

les passants pour disputer avec eux, mais on le vit soutenir publiquement une thèse de philosophie dans la grande église du couvent de Saint-Jean, contre des moines et des prêtres ses argumentateurs. La lutte dura trois heures : l'enfant en sortit vainqueur, aux applaudissements de la foule; mais, loin d'être fier de ce succès et de croire, comme le héros de Lesage, qu'avec sa science, quelques réaux et une mule il pouvait se mettre en route pour aller chercher fortune : hélas! disait-il à son père, je ne sais rien, et je crois qu'on me fait faire fausse route !

Cependant, comme on voulait lui faire tout apprendre à la fois, sciences, arts et belles-lettres, dès l'âge de huit ans on l'avait mis sous la direction d'un prêtre qui avait la prétention d'enseigner à chanter. Ce prêtre, loin de ressembler au bon père François, était un brutal qui se plaisait à meurtrir, avec une lourde palette de bois, les mains des pauvres enfants qu'on lui confiait; de sorte qu'Orfila prit tout d'abord la musique en horreur, et, au bout de trois ans d'exercice, il n'en savait pas plus que le premier jour; il lui était surtout impossible de rien comprendre à la *mesure.* Son oreille était juste, il chantait même avec goût quand on l'associait à d'autres enfants; mais il ignorait complétement pourquoi et comment on bat la mesure, et lui qui devait un jour acquérir un si beau talent, lui dont la qualité dominante devait être la précision de la mesure, il allait tout abandonner, quand un ami de sa famille, un docteur Siguier, musicien distingué, le prit à part et lui dit: «Écoute, mon enfant, tu ne comprends rien aux lois de la musique; elles te font peur; tu es humilié de ne pouvoir ni chanter, ni jouer en mesure. Eh bien, en un quart d'heure je vais te rendre aussi savant que moi sur ce point. »

Prenant alors un bâton d'un mètre environ de longueur, le docteur le partage en deux parties égales; puis il divise chacune de celles-ci en deux moitiés égales encore : « Voilà, lui dit-il, la mesure à quatre temps. » Ces quatre morceaux de bois d'égale longueur représentent quatre *noires*, » et il faut que tu t'arranges, en battant la mesure, pour ne pas donner à » l'une d'elles une valeur ou une étendue qui dépasserait celle des autres. » Ces quatre noires réunies composeront ta mesure, absolument comme » ces quatre morceaux de bois, placés bout à bout, constituent la totalité » de ce bâton. »

Cette comparaison, si simple et en même temps si juste, fut un trait de lumière pour le jeune Orfila. A dater de ce moment toutes difficultés

disparaissent; le goût renaît en lui, et, quand viendront les grands maîtres, il se sentira capable de marcher sur leurs traces.

Mais ici vient se placer un incident qui faillit tout gâter. A peu de jours de là, le jeune Orfila commit une faute : son père voulut le corriger, mais il le fit avec emportement et d'une manière barbare. L'enfant s'endormit en pleurant; le lendemain il bégayait horriblement, et, loin de s'amender, le mal allait toujours en s'aggravant. Le bon docteur Siguier fut encore consulté; il ne trouva rien de mieux à faire que d'envoyer le jeune garçon chanter au lutrin. Pendant huit mois Orfila suivit tous les exercices religieux; il s'unissait au clergé et chantait de tout cœur. Après trois mois il y eut une amélioration notable, puis une guérison complète.

Que de fois je me suis demandé, disait M. Orfila, ce que je serais devenu avec une pareille infirmité, moi qui ai dû presque tous mes succès au professorat !

Mais nous n'en avons pas encore fini sur ce point; avant de quitter son île natale, le jeune Orfila devait donner à ses compatriotes comme un pressentiment de ce qu'il ferait un jour dans cet art musical qui jusque-là ne lui avait guère causé que des ennuis.

Le moyen qu'avait imaginé le docteur Siguier pour le guérir de son bégaiement avait fini par lui inspirer une véritable passion pour la musique religieuse; et comme déjà il ne doutait de rien, il résolut d'arranger une messe en musique à trois voix et de l'exécuter lui-même dans la principale église de Minorque, un jour de grande fête religieuse, avec deux musiciens du pays.

Disons tout de suite que sa jeune audace étant, après tout, fondée sur quelques notions positives de musique, il n'eut point le sort qu'éprouva J.-J. Rousseau à Lausanne, lorsque, dans un jour de sa jeunesse vagabonde, il eut l'étrange idée de composer une pièce pour un concert, aussi effrontément, a-t-il dit lui-même, que s'il avait su comment s'y prendre; au lieu donc de l'immense confusion dont fut couvert le pauvre Jean-Jacques, ce fut une admiration générale pour Orfila, et ses compatriotes émerveillés le déclarèrent tout d'une voix un petit Haydn et un petit Mozart !

Mais pour ce précoce enfant ce n'était là que de simples distractions; il s'était en même temps livré à des études plus sérieuses. Servi par

d'heureuses circonstances, il avait appris presque en même temps la langue française et la langue anglaise; la première, grâce à un abbé languedocien que la révolution de 1789 avait jeté dans l'île ; la seconde, grâce à un prêtre irlandais nommé John Father.

Ce double enseignement s'était fait plutôt par des conversations que par des études grammaticales; aussi le jeune Espagnol avait-il pris jusqu'aux défauts de ses maîtres : on l'aurait cru Languedocien quand on l'entendait parler français, et Irlandais lorsqu'il venait à s'exprimer en anglais.

Tout cela prouvait une merveilleuse facilité, et, comme rien ne l'arrêtait, il s'était mis en même temps à étudier les mathématiques; il n'en connaissait pas le premier mot : n'importe, il achète des livres, et finit par découvrir, dans ce pays si arriéré, un homme qui le conduit jusqu'aux logarithmes et qui lui donne des notions élémentaires de géométrie.

Mais voilà que, dès la sixième leçon, il est pris d'une bien autre ambition : il veut tout simplement devenir professeur! Il cherche et bientôt il trouve deux garçons à peu près de son âge, quatorze ans, qui consentent à devenir ses élèves. Il a donc un auditoire, et il va se faire écouter; car déjà se révèle l'homme qui cherchera partout ses succès et sa gloire dans le sein des plus brillantes réunions comme sur le théâtre plus ou moins agrandi du professorat. Il suivait, du reste, le meilleur chemin pour s'instruire lui-même en se chargeant ainsi d'enseigner aux autres ce qu'il lui fallait apprendre au jour le jour.

Pendant une année entière il est donc occupé de mathématiques, et cette fois à la grande satisfaction de son père, qui, ayant résolu d'en faire un marin, insistait pour qu'il se mît au fait des notions les plus usuelles de navigation. Ce père, au fond, ne voyait pas plus loin que ses compatriotes: pour tous ces insulaires il n'y avait que deux carrières possibles: l'église ou la mer. Or, comme c'était à ce dernier parti qu'il s'était arrêté, il cherchait à enflammer l'imagination de son fils par des récits plus merveilleux que ceux de Sinbad le Marin. Tantôt il lui parlait des aventures de mer, du plaisir qu'on éprouve à voir des peuples nouveaux, à contempler les monuments que nous a légués l'antiquité; et puis il lui parlait de ces délicieuses contrées que baigne la Méditerranée, de Naples, de Portici, Castellamare, Sorrente, Pouzzole, Baia! Noms harmo-

mieux et poétiques, bien faits pour séduire une jeune imagination.

Voilà donc son fils marin; il n'a que quinze ans; il s'embarque à bord d'un brick marchand.

Ce navire allait en Égypte : c'était un beau début! Commencer par visiter la terre des Pharaons! Mais ce pays si intéressant, si poétique pour d'autres, si plein de souvenirs, fit une assez triste impression sur l'esprit tout positif du jeune Orfila. Obligé de séjourner trois mois dans la baie d'Alexandrie, il s'ennuyait à mourir quand il allait à terre; de sorte qu'il passait presque tout son temps à lire sur le pont du navire ou dans sa chambre.

De retour à Mahon, il fut assez heureux pour y trouver un homme plein d'instruction qui voulut bien s'occuper de lui. C'était un Allemand d'un caractère aimable et d'un esprit fort distingué; très versé dans les sciences physiques et mathématiques, il avait l'habitude de l'enseignement. Dès les premières leçons il fit sentir à son élève le vide de ses prétendues connaissances; il lui fit reprendre l'étude des mathématiques, puis celle de la physique expérimentale et de l'histoire naturelle. Orfila resta deux ans sous sa direction, c'est-à-dire jusqu'en 1804, époque où, ayant atteint sa dix-septième année, il dut quitter sa ville natale pour aller à l'université de Valence.

Ici, messieurs, nous allons retrouver l'Espagne avec ses vieilles routines, et son respect aveugle pour les anciennes traditions. On enseignait à Valence la médecine et les sciences accessoires; le cours de chimie était même confié à un homme instruit, le docteur Pirceta, mais les règlements de l'université prescrivaient à ce malheureux professeur de ne pas s'écarter du livre de Macquer, de Macquer qui, en 1804, et après les travaux de Lavoisier, de Priestley et de Fourcroy, maintenait comme une vérité incontestable que l'air et l'eau sont des *corps élémentaires!* On prescrivait en outre aux élèves d'apprendre et de réciter chaque jour quatre ou cinq pages dudit Macquer! Qu'on juge de la position du pauvre professeur, qui, connaissant l'insuffisance du traité de Macquer, cherchait, mais sans faire aucune expérience, à mettre ses élèves au courant des découvertes récentes en chimie!

Orfila comprit bientôt de quel côté était la vérité. Les grands noms de Lavoisier, de Bertholet, de Fourcroy n'avaient point retenti en vain à son oreille; il s'empressa d'acheter leurs ouvrages, et, après en avoir lu

les premières pages, son parti est pris : il n'assistera plus aux leçons de l'université; c'est chez lui, dans sa petite chambre qu'il va étudier, n'ayant d'autre guide que ses livres, d'autre mobile que son insatiable besoin d'apprendre. Il n'avait jamais vu faire d'expériences, il va en faire : sa chambre est transformée en laboratoire. La chimie a cela de particulier dans son étude, que les plus petites opérations intéressent et excitent l'esprit. Il suffit de quelques réactifs et d'un petit nombre d'ustensiles pour instituer des expériences qui vont faire palpiter le cœur d'un jeune adepte et le faire tressaillir d'aise quand il verra s'opérer sous ses yeux ce qu'il vient de lire dans un ouvrage. Cette étude avait tant de charmes pour Orfila, elle lui inspira tant d'enthousiasme, que, pendant près d'une année, il ne prit pas plus de trois à quatre heures de sommeil par nuit. Tout Valence pouvait voir la fenêtre du jeune étudiant éclairée jusqu'à minuit; puis, avant l'aube, on la voyait briller de nouveau comme l'étoile du matin. Chacun savait qu'un de ces *serenos* qui, en Espagne, annoncent aux habitants des villes l'état du ciel, allait tous les soirs allumer sa lanterne à la lampe du laborieux jeune homme, et qu'après une tournée de trois heures, il venait rendre à cette lampe studieuse la lumière qu'il lui avait empruntée.

Des travaux si opiniâtres, des études faites avec tant d'ardeur devaient être suivies d'un véritable triomphe. L'université de Valence avait fini par être menacée dans son existence : un long cri de réprobation s'était élevé contre elle ; on se disait de toutes parts que l'enseignement y était déplorable et qu'il fallait la supprimer.

Dans sa détresse, l'université fit un appel à ses enfants; mais, chose bien étrange, ce fut celui qui s'était exilé de son sein qui allait la sauver.

C'était vers la fin de 1805 ; un grand concours est annoncé : il aura lieu entre les élèves les plus distingués de l'école, et aura pour juges des savants pris en dehors de l'université.

Quand vint le jour des épreuves, Matheo Orfila, dans une improvisation qui dura plus de deux heures, montra un si beau talent d'exposition et fit preuve de connaissances si approfondies, qu'il enleva tous les suffrages et fut déclaré vainqueur.

Chacun comprit alors ce que peut produire un travail solitaire soutenu par une forte volonté. Le professeur Picuerta ne pouvait cacher sa joie et sa surprise : « Mais, mon enfant, lui disait-il, où avez-vous donc

appris tout cela? Qui a pu vous enseigner tout ce que vous avez dit?»

Le jeune lauréat, fêté de tout le monde, déclaré sauveur de l'Université, était dans l'ivresse; mais quelle n'est pas sa terreur le lendemain, quand on vint lui intimer l'ordre de se rendre près du grand inquisiteur! Il avait, dit-on, émis des principes qui n'étaient rien moins qu'orthodoxes! Orfila obéit. Le grand inquisiteur était un homme d'une taille élevée, d'une figure grave et imposante: « Vous avez eu hier un magnifique succès, lui dit-il, j'y ai applaudi tout le premier; j'aime la jeunesse studieuse. Qui êtes-vous? d'où venez-vous? et qu'allez-vous faire? » Rassuré par ces bienveillantes paroles, Orfila répondit avec une respectueuse déférence. « Mais, reprit le grand inquisiteur, lorsqu'il a été question de géologie, n'avez-vous pas laissé entrevoir, et cela, en vous appuyant sur les assertions d'auteurs français, que le monde est plus ancien que ne l'enseigne l'Église? Dites-moi la vérité; quelle est votre opinion? » Orfila répondit sans se troubler, et de manière à concilier les assertions de la géologie avec celles de la théologie. Il le fit même avec tant de succès, que le grand inquisiteur, charmé d'une science de si bon aloi, lui dit en souriant: « Allez, jeune homme, poursuivez vos études, honorez l'Espagne, et sachez que l'inquisition n'est ni aussi tracassière ni aussi barbare qu'on le suppose! » Orfila aurait donc pu rester à Valence et y jouir pleinement de son triomphe; mais que faire désormais dans un pays si arriéré? « Rester ici, écrivait-il à son père, ce serait perdre mon temps, et ce n'est point là, sans doute, ce que vous voulez. »

Cette fois, c'est à Barcelone qu'il va se rendre; mais si dans les grandes villes il y a plus de ressources pour l'instruction, il y a aussi plus de causes de distraction. On professait à Barcelone à peu près comme cela se pratique en France. Carbonnell y enseignait la chimie; mais il y avait un théâtre italien et d'excellents sujets; c'était une furieuse tentation pour notre étudiant. Un jour donc, n'y tenant plus, il achète un billet, et prend place au parterre. Qu'on juge de son ravissement! lui qui n'avait jamais entendu chanter qu'au lutrin de son pays! On jouait la *Molinara*, le chef-d'œuvre de Paësiello! Jamais musique ne produisit un pareil effet sur une organisation humaine! Le voilà fou de chant italien; il chante en s'en retournant chez lui; il se met au lit et ne peut dormir; il veut reproduire ces grands effets de voix qu'il a entendus: impossible, sa voix est lourde, rebelle, et traînante. Il attend le jour

avec impatience, et, au lieu d'aller dans l'amphithéâtre de chimie, il va chercher à dompter sa voix, non pas, comme Démosthène, en se mettant des cailloux dans la bouche et en luttant avec le bruit des flots ; mais en jetant sa voix au milieu des airs ; et pour cela il gravit une haute montagne qui domine Barcelone, le mont Jouy. Il était cinq heures du matin ; il se met à vocaliser de toutes ses forces. A dix heures il tenait ses roulades et reutrait dans Barcelone, tout joyeux de sa conquête. Mais cela ne lui suffit pas, il s'exerce sur toutes sortes d'instruments : la flûte, le piano, la guitare, le violon ; toutefois il finit par opter, et, en véritable Espagnol, il se décide pour la guitare.

Tout cela avait amené quelque ralentissement dans ses études ; mais ce premier moment de fougue passé, il reprit sa place parmi les élèves, c'est-à-dire au premier rang.

Deux ans s'étaient ainsi passés, quand la junte de Barcelone, ayant résolu d'envoyer un jeune pensionnaire à Madrid d'abord, puis à Paris, pour y étudier la chimie appliquée aux arts, jeta les yeux sur Orfila. Il devait rester deux ans à Madrid et autant à Paris, puis revenir à Barcelone, où l'on instituerait pour lui une chaire de chimie.

Ce fut vers la fin de 1807 qu'il quitta Barcelone. Il comptait trouver à Madrid le professeur Proost ; mais ce savant venait de rentrer en France. Orfila, voyant qu'à Madrid on n'en savait pas beaucoup plus qu'à Barcelone, demanda et obtint l'autorisation de se rendre immédiatement à Paris. Il possédait 1,100 francs : c'était beaucoup plus qu'il n'en fallait pour faire le voyage ; mais un ami d'enfance demande à lui emprunter 1,000 francs, assurant qu'ils lui seront rendus à Burgos, poste restante. Orfila les lui donne, et les deux amis se quittent en pleurant. Arrivé à Burgos, Orfila court à la poste ; rien ! Il pense que c'est un retard, et pousse jusqu'à Bayonne ; rien encore ! et la diligence part le lendemain, et il ne lui reste pas un son ! Sa gaieté n'en est pas altérée : il ne peut croire à tant de perfidie. Il vend sa montre, une bague de prix, et jusqu'à sa guitare ! Mais il est en France et il a vingt ans ! Age heureux ! toujours riche ; riche dans le présent et plus riche encore dans l'avenir. Il monte donc résolûment dans la voiture publique, où il trouve deux médecins qui lui font l'accueil le plus cordial, un avocat, homme de beaucoup d'esprit, et une jeune dame d'une rare beauté, qui s'amuse infiniment d'entendre ce jeune Espagnol parler le pur languedocien.

Ce voyage dura dix jours ; le 11 juillet 1807, M. Orfila était à Paris. En descendant de voiture dans la cour des messageries, il lui restait 50 centimes ; mais un oncle qu'il avait à Marseille, instruit de sa détresse, avait donné ordre à son banquier de lui compter 300 francs, et la junte de Barcelone lui faisait payer un mois d'avance.

Ce n'était là, du reste, que des contre-temps : M. Orfila n'a pas eu à lutter, dans sa jeunesse, contre l'adversité, à se trouver aux prises avec l'infortune ; il ne devait point passer par cette école du malheur qui trempe et fortifie les caractères ; mais, à défaut de cet aiguillon de l'indigence, il portait dans son cœur les germes d'une vaste ambition, et déjà ses succès d'enfance avaient vivement excité en lui ces désirs de renommée. Maintenant qu'il est en France, chez un peuple éminemment sociable, ami des étrangers, nous allons le voir marcher de succès en succès, jusqu'au moment où il se condamnera à traîner ce que j'appellerai le boulet de la faveur publique. Et puis l'ingratitude et l'oubli viendront assombrir cette carrière si heureusement commencée ! Mais nous n'en sommes encore qu'à ses débuts ; insistons sur ses premières années ; disons l'accueil qu'il reçut en France, les amitiés qu'il va y former et les encouragements qu'il trouvera de toutes parts.

Depuis la mort de Lavoisier, le sceptre des sciences chimiques était tenu par Fourcroy ; déjà Berthollet, Chaptal, Vauquelin et Thenard avaient acquis une juste célébrité. M. Orfila connaissait ces grands maîtres par leurs écrits ; il se fit présenter à Fourcroy et à Vauquelin. Celui-ci l'admit bientôt dans son laboratoire ; Fourcroy le chargea de préparer sept à huit leçons qu'il voulait faire sur la chimie animale.

Mais M. Orfila n'était pas disposé à se contenter longtemps d'un rôle subalterne : il lui fallait un laboratoire et un local convenable pour professer. Un riche propriétaire de la rue du Bac y pourvut, il ouvrit son premier cours de chimie. L'auditoire était peu nombreux ; mais si le théâtre était modeste, il s'y passa dès les premiers jours un événement qui fit le plus grand honneur au jeune étranger. Il était à faire sa leçon devant son petit auditoire ; deux graves personnages se présentent et prennent place sur les banquettes au milieu des élèves. M. Orfila jette sur eux les yeux. Quelle n'est pas sa surprise ! Ces deux nouveaux venus sont Fourcroy et Vauquelin ! Mais M. Orfila ne se troublait pas facilement ; il se lève comme tout l'auditoire, s'incline devant ces deux grands maîtres, puis,

après leur avoir donné ce témoignage de respect, il reprend sa leçon là où il l'avait ioterrompue, et, électrisé en quelque sorte par la présence de ces hommes illustres, il redouble d'efforts, se surpasse, et se montre véritablement digne de l'honneur qu'ils viennent de lui apporter.

Mais Vauquelin était plus qu'un maître pour lui, il était presque un père : on va en juger.

M. Orfila, bien accueilli en France et ne se mêlant en aucune manière de politique, était plein de sécurité comme tous ses compatriotes, lorsque, vers le milieu de 1808, on apprit à Paris que Murat, campé sous les murs de Madrid, venait de bombarder cette ville qui s'était mise en pleine insurrection. C'était le signal d'une guerre longue et meurtrière. Vers le mois de septembre, le bruit se répand que le général Dupont vient d'être défait à Baylen par Castagnoz. Napoléon est indigné : c'est le premier échec qu'éprouvent ses armes. Avant de quitter Paris, il donne ordre au préfet de police de faire arrêter tous les Espagnols qui sont dans la capitale et de les diriger deux par deux dans les départemeots.

M. Orfila, pour se mettre en règle, et conformément à l'invitation de son ambassadeur, était allé de lui-même à la préfecture de police, demander un permis de séjour. On l'arrête et oo le jette en prison. Toutefois on avait bien voulu le prévenir que, s'il se faisait réclamer par une personne honorable, on le mettrait en liberté. Il ne perd pas un instant : il écrit à Fourcroy et à Vauquelin. C'était uoe bonne inspiration : le jour suivant, à sept heures du matin, on vient le chercher pour le conduire dans le cabinet du préfet. Il pensait que c'était pour quelque interrogatoire ; pas du tout : il y trouve Vauquelin, le bon Vauquelin, en grand costume de l'Institut, l'épée au côté et couvert de ses décorations. « Je viens réclamer monsieur, dit le savant, je répoods de lui ; il ne troublera jamais l'État, et je l'emmène. — Soit, » répondit le chef du cabinet. Vauquelin tend la main à son élève ; celui-ci se précipite dans ses bras.

Rendu ainsi à la liberté et à ses études, Orfila, de 1808 à 1811, put compléter soo instruction médicale. Le 27 septembre il était reçu docteur. Pour lui, les études qu'on nomme *accessoires* étaieot restées les études principales, et ce n'était qu'accessoirement qu'il avait étudié la médecine ; mais la guerre entre la France et l'Espagne étant devenoe chaque joor plus meurtrière, la junte de Barcelone avait cessé d'avoir

des relations avec son pensionnaire ; ses parents avaient essuyé des pertes considérables, et snn père lui avait fait intimer l'nrdre de revenir à Mabon dès qu'il serait reçu docteur ; 300 francs même lui avaient été remis, avec l'injonction de revenir snr-le-champ. Tout antre, sans doute, aurait obéi ; mais ici se montre encore le caractère de M. Orfila. Confiant comme toujours dans sa fortune, il écrit à son père : « Je reste, et je vous renvoie les 300 francs qui devaient payer mnn voyage. » Il est vrai qu'il avait des amis snr lesqnels il pnuvait compter : Béclard, W. Edwards, Marjolin et beaucoup d'autres. Ces amis se mirent à lui recruter des élèves, et, le 8 janvier 1812, il pnt ouvrir nn cours de chimie chez un pharmacien de la rue Croix-des-Petits-Champs. Ce conrs était suivi par quarante élèves qui lui payaient chacnn 40 francs. Béclard, Edwards, Hippolyte et Jules Clnquet étaient au nombre des élèves les plus assidus.

Ce cours est à peine terminé, qu'il en onvre un second, rue du Foin-Saint-Jacques. C'était le beau temps de l'enseignement particulier, et cette rne du Foin-Saint-Jacques était comme le bercean des grandes réputations professorales. Quelques années plns tard, Broussais devait y jeter les premiers fondements de la science ; celle de M. Orfila commençait à grandir. Envoyé par son gouvernement pour étudier la chimie appliquée aux arts, il n'avait guère fait, jusque-là, que marcher sur les pas de ses maîtres ; mais dès qne, livré à lni-même, il en vint à la *médecine légale*, on le vit procéder par des voies tontes nouvelles : il avait enfin trouvé sa veine ; le grand *toxicologue* commençait à se montrer.

Disons comment un incident, pnr effet du hasard, était venu tout à coup lui révéler, au milien d'une leçon, et l'impuissance de la toxicologie telle qu'on l'enseignait alors, et le problème qu'il y avait à résoudre pour que la médecine légale pût en tirer ses plus précieuses ressonrces.

Il venait d'exposer à ses élèves l'histoire de l'*acide arsénieux* ; il leur avait montré les précipités que la dissolution de ce corps peut former avec différents réactifs ; il leur avait dit que la même chose aurait lieu si l'acide arsénieux se trouvait mêlé à des liquides alimentaires, tels que du vin, du café, du bonillon ; et comme il avait par hasard à côté de lni une tasse de café à l'eau, il y verse de la dissolution arsenicale, puis de l'*eau de chaux*. Mais voilà qu'à son grand étonnement, au lien du *pré-*

cipité blanc qu'il avait annoncé, il se produit un *précipité gris violacé.* Il change de réactif, il se sert de *sulfate de cuivre ammoniacal* ; mais, au lieu du *précipité vert-pré* qu'il attendait, il obtient un *précipité olive noirâtre !* Toutes ses idées sont bouleversées : il n'en fait rien paraître, car il avait pour principe qu'un professeur ne doit jamais se tromper devant ses élèves. Il attribue ces résultats à la présence de quelques matières organiques colorées, et remet à leur expliquer tout cela ultérieurement.

Mais sa leçon est à peine terminée, qu'il court chez lui se procurer du vio, du bouillon, du thé, et qu'il se met à répéter les mêmes expériences, pour savoir à quoi s'en tenir. Or, toujours il trouve que les poisons mêlés à des liquides préparés avec des substances animales ou végétales ne peuvent plus être décelés par les moyens mis en usage jusqu'alors. Il consulte en même temps les auteurs les plus accrédités : Frank, Plenck et beaucoup d'autres ; et de ces recherches il résulte pour lui ce fait capital, que *la toxicologie n'existe pas!* Cette toxicologie, du moins, qui est fille de la chimie ; qui seule peut mettre l'expert sur la trace du poison et lui en faire connaître la nature ; qui seule peut indiquer au médecin le contre-poison à administrer ; qui, seule enfin, par la certitude de ses procédés, doit être la plus puissante garantie de la morale publique et de la société.

Mais quel sera l'auteur ou plutôt le créateur de cette nouvelle toxicologie ? Quel sera l'esprit assez entreprenant, assez sûr de lui pour ne plus tenir compte des travaux des devanciers, et pour reprendre les faits sur de nouvelles bases ? M. Orfila a tout aussitôt la conviction que ce sera lui-même ; et il a si bien cette conviction, que, le jour même, il court chez un libraire, et sans avoir en main une seule page de manuscrit, il offre de lui vendre un *Traité de toxicologie générale*, en deux forts volumes in-8.

Le libraire, assez étourdi de la proposition, lui demande d'abord à qui il a l'honneur de parler. « Je suis Orfila. — J'ai beaucoup entendu parler de vous par vos élèves, réplique le libraire ; mais vous me donnerez bien le temps de réfléchir. — Pas une heure, reprit M. Orfila, c'est à prendre ou à laisser. — Comment ! dit le libraire, à prendre ou à laisser ? vous n'avez rien à m'offrir ! — J'ai ma parole, dit Orfila, et cela doit suffire. — Eh bien, vous avez raison ; je consens à traiter avec vous, ne serait-ce

que pour la rareté du fait, ajouta le libraire. » Et, séance tenante, le contrat fut signé.

Il fallait, on en conviendra, que ce jeune professeur inspirât au libraire une grande confiance; car celui-ci aurait pu tout d'abord lui objecter que c'était une étrange prétention que celle de vouloir ainsi faire escompter des connaissances qu'il n'avait pas même acquises; il fallait aussi que le futur auteur eût une grande confiance en lui-même, pour considérer comme une propriété à lui une science qui, de son aveu, n'existait pas, et comme une propriété si bien à lui, que d'avance il veut en faire la vente et signer le contrat!

Quoi qu'il en soit, M. Orfila, à qui il ne restait plus qu'à trouver sa science et à la constituer en corps de doctrine, n'avait pas la moindre inquiétude à ce sujet. Le lendemain de la signature du contrat, il va se confiner dans une profonde retraite, à Villeneuve-le-Roi, et y passe tout l'été à faire des expériences, à reprendre ses essais chimiques sous toutes les formes, et à tuer des milliers de chiens. En même temps il écrit son livre; invention et rédaction, il fait tout marcher de front, et la moitié du premier volume est livrée à l'impression pendant l'hiver de 1813 à 1814, et les autres successivement; en 1815 tout avait paru.

Arrivé à ce point, M. Orfila pouvait se dire qu'il venait de marquer sa place dans la science et sur un terrain nouveau. Son livre reçut l'accueil le plus favorable des hommes compétents : l'Académie des sciences déclara, par l'organe d'une commission composée de MM. Pinel, Percy et Vauquelin, que cet ouvrage méritait l'approbation de la classe et faisait le plus grand honneur à M. Orfila.

C'étaient là de beaux succès qui attachaient de plus en plus M. Orfila à la France; mais des engagements qu'il regardait comme sacrés le liaient encore à l'Espagne. Voici comment ceux-ci furent rompus.

La paix ayant été rétablie en 1814, M. Orfila s'était empressé d'écrire à la junte de Barcelone; il lui avait dit que, réduit à ses propres ressources, il avait terminé toutes ses études, et qu'il était prêt à retourner à Barcelone si la municipalité consentait à créer la chaire qui lui avait été promise.

La junte répondit que la guerre ayant épuisé toutes ses ressources, il lui était impossible de s'imposer des charges nouvelles; mais en même temps elle lui annonçait que le gouvernement espagnol, dans le désir de

l'attacher à son pays, venait de le nommer professeur de chimie à Madrid, en remplacement de Proust.

La position de M. Orfila devenait difficile : d'un côté il aurait voulu répondre à la confiance de son pays ; d'un autre côté il sentait que la France, que Paris était le seul théâtre où il pouvait trouver l'emploi de ses facultés. Dans ces circonstances, il crut devoir faire ses conditions : il répondit au gouvernement espagnol qu'il acceptait avec reconnaissance les fonctions dont on voulait bien le charger, mais qu'il y avait de grandes réformes à apporter dans l'enseignement en Espagne, qu'une réorganisation était indispensable, et qu'il demandait à soumettre un plan d'études.

Le ministère espagnol répliqua que ce n'était pas à M. Orfila à proposer un plan d'études; que s'il voulait accepter sans condition il pouvait se mettre en route. M. Orfila resta à Paris.

Il est donc désormais à la France, et de longtemps encore sa carrière ne sera qu'un cours inouï de prospérités.

L'année 1815, en particulier, a dû compter comme une des plus heureuses de sa vie. J'ai dit que les savants avaient fait à son traité de toxicologie l'accueil le plus flatteur; M. Hallé se l'était fait lire d'un bout à l'autre, et comme une place de correspondant était vacante à l'Institut, il engagea M. Orfila à se mettre sur les rangs. M. Orfila fut placé en tête de la liste, et son élection eut lieu vers la fin de 1815.

Presque en même temps on l'avait attaché à la maison du roi Louis XVIII en qualité de médecin par quartier. C'était une place un peu subalterne et qui ne le mettait guère en rapport qu'avec la domesticité du château, mais ce pouvait être un acheminement à de plus hauts emplois. Ajoutons qu'à cette époque M. Orfila n'était pas seulement un des jeunes docteurs les plus habiles de l'école de Paris, c'était encore, dans le monde, un des hommes les plus aimables ; son goût pour la musique était resté chez lui au degré d'une passion, et il avait acquis un talent de premier ordre, à ce point que des offres lui avaient été faites pour entrer au Théâtre-Italien à raison de 25,000 francs par an. « Non, avait » répondu M. Orfila, je refuse toute fortune qui me viendra d'un autre » côté que la science. » Mais si sa raison lui montrait ainsi quelle était pour lui la carrière la plus honorable et la plus digne, on va voir qu'un

beau talent musical, une belle voix étaient encore ce qui avait le plus de prise sur son cœur.

Admis depuis longtemps dans la famille d'un artiste distingué, depuis membre de l'Institut, M. Lesueur, il n'avait pu voir sans émotion une jeune personne qui était alors dans tout l'éclat de sa jeunesse et de son talent : c'était mademoiselle Gabrielle Lesueur. Douée d'une voix d'un timbre délicieux et d'une justesse irréprochable, on la comparait à l'incomparable madame Barilli. Qualités du cœur, dons de l'esprit, charmes de l'art, mademoiselle Lesueur réunissait tout ce qui pouvait séduire un homme d'ailleurs plein de délicatesse et d'honneur. Aussi M. Orfila ne se crut véritablement heureux qu'après avoir obtenu la main de cette jeune personne, en juillet 1815.

C'était, comme on le voit, dans les premiers temps de la restauration, à l'époque où la société, à peine remise des puissantes émotions de la guerre, venait en quelque sorte de se retrouver. De nombreux salons étaient ouverts ; celui de madame la princesse de Vaudemont réunissait tout ce que Paris avait de plus distingué, on y trouvait presque tous les grands personnages de l'époque. Grâce à leur amabilité, ou plutôt grâce à leurs talents, M. Orfila et sa jeune épouse étaient, non seulement bien accueillis, mais vivement désirés dans ces brillantes réunions, et ils en faisaient les délices.

Des esprits sévères trouveraient peut-être qu'il eût été plus désirable pour M. Orfila, plus digne de sa réputation naissante, de figurer parmi ces nobles invités comme homme de science. Moi-même j'aurais aimé à dire que dans le salon de madame de Rumfort, veuve de l'illustre et infortuné Lavoisier, M. Orfila se trouvait au même titre que MM. de Laplace, Fourrier et de Prosny, mais il ne faut pas oublier que M. Orfila, à cette époque, n'en était encore qu'au début de sa carrière scientifique, qu'il n'était encore chargé d'aucun enseignement officiel, et que, par conséquent, il n'était pas tenu à cette gravité de mœurs et de manières qu'impose la robe de professeur à ceux qui en sont revêtus ; et j'ajoute que ce fut pour lui l'origine de quelques unes des puissantes protections qui plus tard lui furent si utiles dans ses fonctions administratives.

Cependant, au milieu du tourbillon du monde parisien, M. Orfila n'avait pas oublié son pays natal, sa petite Baléare, comme disaient les anciens, et ce souvenir lui revenait avec d'autant plus de vivacité qu'il

se sentait plus heureux; il lui tardait de faire partager ce bonheur à sa famille et de lui présenter sa jeune épouse.

Il y avait douze ans qu'il avait quitté le toit paternel, lorsqu'il résolut d'aller y raviver ses souvenirs d'enfance, s'y livrer à ce charme délicieux et mélancolique qui nous saisit à l'aspect des lieux où se sont écoulés nos premières années, et se retremper enfin dans ce bonheur domestique qui pour lui avait encore toute sa fraîcheur.

Il arriva à Mahon dans le plus beau mois de l'année, en mai 1816. Ce fut un événement dans cette petite île, que l'arrivée de M. Orfila; car c'était chose inouïe qu'un de ces insulaires eût jamais quitté son pays, si ce n'est comme marin ou pour faire le commerce. Or Mathéo Orfila y revenait comme un savant médecin, et réputé tel dans le grand pays de France. Qu'on juge de l'enthousiasme de ses compatriotes! la foule accourait sur ses pas, son père le montrait avec orgueil, sa mère pleurait de joie!

Les malades, les infirmes, les incurables venaient de tous les points de l'île réclamer ses conseils. Il passa toute la belle saison au milieu de sa famille, mais en septembre il fallut se quitter. Le professorat à la Faculté de médecine de Paris, c'était là où devaient tendre tous ses vœux; deux années, toutefois, s'écoulèrent encore, puis en 1818 de premières ouvertures lui furent faites par Marjolin : on allait créer une chaire de *maladies mentales*, et une permutation devait laisser vacante celle de *médecine légale*. Pour occuper une place dans l'enseignement, M. Orfila devait se faire naturaliser Français. Il avait à peine soumis cette demande au garde des sceaux, que la Faculté dut faire sa présentation: M. Orfila fut mis en première ligne *ex æquo* avec M. Husson; M. Pariset fut placé en seconde ligne.

Le jour de la nomination, la Faculté était au grand complet; M. Hallé, depuis longtemps retenu chez lui par l'affection calculeuse qui devait le conduire au tombeau, s'était fait transporter à l'école dans une chaise à porteurs; et comme on le félicitait de l'amélioration que sans doute il éprouvait dans sa santé: « Je ne suis pas mieux, dit-il, mais je n'ai pas voulu laisser échapper cette occasion de rendre un dernier service à la Faculté, en venant voter pour M. Orfila. » — « Eh bien! ceci me décide, dit à son tour M. Boyer; moi aussi je voterai pour M. Orfila. »

Voilà donc M. Orfila en possession d'une chaire qu'il avait si longtemps désirée. le voilà professeur!

Heureux s'il avait su borner ses désirs et ne pas chercher d'autres joies que celles que devait lui donner cet enseignement! Pour le moment, du reste, il n'en soupçonnait pas d'autre, et sa satisfaction était immense en voyant la foule se presser pour l'entendre dans le vaste amphithéâtre de l'école.

Sa voix bien timbrée, sonore et puissante, dominait ces flots d'auditeurs; elle se faisait entendre de tous les élèves. Son débit était clair, méthodique, simple; il n'entretenait ses auditeurs que de ce qui leur était rigoureusement indispensable; il évitait toute espèce de digression, et, autant que possible, il démontrait par des expériences les faits qu'il venait d'énoncer.

Mais j'aurai à revenir sur son enseignement quand il sera question de son cours de chimie; je veux dire ici quelques mots de ses tournées comme *président* des jurys médicaux.

C'est en 1820 que M. Orfila fut appelé avec Béclard à présider annuellement ces jurys. L'institution des officiers de santé était déjà l'objet de nombreuses réclamations; on s'élevait de toutes parts contre la déplorable facilité avec laquelle on procédait à leur réception; ce n'était partout qu'ignorance et corruption. Pour mettre un terme à cet état de choses, la Faculté de Paris avait résolu de placer à la tête des jurys de réception deux hommes d'une intégrité et d'une sévérité reconnues.

Pour sa part, M. Orfila eut, dans la première année, cent vingt aspirants à interroger; il en refusa quatre-vingt-dix-neuf! Béclard n'avait pas montré moins de fermeté.

Cette première campagne fit comprendre aux récipiendaires qu'on ne pourrait fléchir ces nouveaux juges qu'en faisant preuve d'instruction et de capacité.

Il y eut bien encore quelques tentatives de corruption et même d'intimidation, mais M. Orfila sut les réprimer avec un admirable sang-froid. Ainsi, un jour un candidat lui demande un entretien particulier: « Vous m'avez odieusement tourmenté hier, lui dit-il, vous allez sans doute me refuser aujourd'hui; mais vous ne me connaissez pas, monsieur, je suis homme à vous tuer! » — « Tuez-moi, » répondit tranquillement M. Orfila, et le jour même le candidat était refusé.

Un autre jour, M. Orfila interrogeait un candidat qui, du reste, ne paraissait pas manquer d'instruction; mais quelqu'un placé derrière lui lui dit à voix basse : « Vous ne savez pas qui vous interrogez? Cet homme est le bourreau d'Auxerre, et son père est le bourreau de Melun! » M. Orfila est stupéfait; mais à l'instant son parti est pris, il n'admettra jamais un bourreau dans le corps médical: il le refuse et il informe de cet incident le ministre de l'intérieur et M. Cuvier.

M. Cuvier fut très explicite; il donna son approbation pleine et entière à ce qu'avait fait M. Orfila.

Le ministre fut moins décidé. « La question me paraît délicate, écrivit-il à M. Orfila; et je ne sais pas ce que ferait la chambre des députés, si un arrondissement lui envoyait son bourreau pour le représenter dans son sein! »

Cependant M. Orfila continuait de professer la médecine légale, quand vint la dissolution de l'École en 1822, et sa réorganisation en 1823. La chaire de maladies mentales fut supprimée, son titulaire passa à celle de médecine légale, et M. Orfila, ainsi dépossédé, fut prévenu qu'on allait le nommer professeur de chimie en remplacement de Vauquelin, destitué.

M. Orfila était trop honnête homme pour oublier que Vauquelin avait été son maître et son bienfaiteur. Son chagrin fut extrême : d'un côté il se voyait enlevé à un enseignement qu'il avait pour ainsi dire créé, dont le succès avait dépassé ses espérances; d'un autre côté, c'était Vauquelin, violemment expulsé, qu'il allait remplacer. Voici dans cette circonstance quelle fut sa conduite: Il alla tout d'abord trouver Vauquelin, et lui dit tout ce qui se tramait contre lui. « Ce n'est pas possible, s'écria Vauquelin, ils n'oseront pas! — Ils l'oseront, reprit Orfila. — Eh bien, répliqua Vauquelin, je vous conjure d'accepter ma place; je l'exige. Vous êtes jeune, vous avez de l'avenir, point de fortune. Que pourrais-je gagner à votre refus? Quelle créature placerait-on là? » Ces paroles décidèrent M. Orfila, et l'expérience ne tarda pas à éprouver combien l'enseignement avait gagné à ce changement de personne.

Assurément Vauquelin était, comme savant, bien supérieur à M. Orfila, et sa présence dans le corps des professeurs honorait la Faculté. Le gouvernement de l'époque avait donc fait à la fois une mauvaise action et

un acte impolitique en effaçant ce grand nom de la liste des professeurs; mais une fois ce méfait accompli, il eût été impossible de faire un meilleur choix.

M. Orfila s'était en effet imposé une grande tâche, celle de faire participer les sciences médicales à presque tous les progrès que la chimie avait faits dans ces derniers temps; personne n'a combattu avec plus de succès que lui le fatal préjugé qui tend à établir que les physiciens et les chimistes sont incompétents dans toute question où il s'agit du phénomène des êtres vivants : fatal préjugé, dis-je, philosophie erronée et absurde; car, tout en flattant certaines croyances, elle arrête tout progrès et ne tend à rien moins qu'à laisser la médecine dans une éternelle enfance.

Honneur donc à l'École de Paris, qui a su comprendre et professer hautement que toutes les sciences doivent converger vers ce but définitif: le perfectionnement de l'art médical!

C'étaient là les idées que professait M. Orfila, et chacun comprit bientôt quelle devait être l'utilité d'un cours qui embrassait ainsi toutes les applications médicales de la chimie.

Aussi la foule des élèves devint telle, que M. Orfila dut quitter l'amphithéâtre de chimie pour le grand amphithéâtre de l'École; et encore ce grand amphithéâtre lui-même devint insuffisant : plus de la moitié des auditeurs étaient obligés de se tenir debout; ils encombraient les couloirs et l'hémicycle. On y voyait de jeunes docteurs, des praticiens de la ville et jusqu'à des professeurs de la Faculté qui venaient ainsi entendre un de leurs collègues.

M. Orfila, de son côté, pour répondre à cet empressement, redoubla d'efforts : il en vint jusqu'à faire cent vingt leçons par an, chacune de cinq quarts d'heure au moins; et, chose inouïe! ce zèle ne s'est pas un moment démenti pendant une période de trente années: de 1823 à 1853!

Ainsi, comme professeur, le mérite de M. Orfila était incontestable, son talent, sa supériorité étaient parfaitement établis; mais il allait avoir à subir une autre épreuve : il allait, et en des temps difficiles, avoir à diriger l'administration du corps auquel il appartenait; une révolution allait le porter à ce pouvoir, en attendant qu'une autre révolution vînt l'en précipiter.

Dès les premiers jours qui suivirent la chute de la branche aînée des Bourbons, Antoine Dubois avait été nommé doyen de la Faculté de mé-

decine de Paris ; on avait eu besoin de son nom resté populaire, de sa grande réputation et de sa longue expérience ; mais bientôt fatigué des détails administratifs, bien que déjà il eût pour premier assesseur M. Orfila, le 30 avril 1831 il pria celui-ci de l'accompagner chez M. de Montalivet, ministre de l'instruction publique. A peine entré dans le cabinet du ministre, Antoine Dubois lui dit tout simplement : « Je suis âgé, monsieur le ministre, peu jaloux de conserver des fonctions administratives; je viens vous prier d'accepter ma démission. Permettez-moi de vous présenter M. Orfila, pour qui je vous demande la place vacante. »

M. de Montalivet n'avait jamais vu M. Orfila. Après avoir exprimé tous ses regrets à M. Dubois, il lui déclara que la nomination de son protégé serait signée le lendemain ; en effet, le 1er mai, M. Orfila recevait l'arrêté qui l'appelait à remplir les fonctions de doyen.

Dans la Faculté de médecine de Paris, messieurs, le décanat est à peu près ce qu'est le gouvernement. Celui-ci est-il fort, calme, obéi, le décanat est paisible et respecté ; la société est-elle agitée, factieuse, mal contenue, l'école s'agite encore plus, elle devient séditieuse, indisciplinable, elle a ses tribuns ! Déjà Antoine Dubois avait eu à réprimer des mécontentements, à calmer des agitations; mais son âge, son nom, ses longs services et aussi son habileté en avaient prévenu les suites. Ces ferments n'en existaient pas moins, et son successeur allait les retrouver.

M. Orfila dut penser que, pour se concilier l'affection des élèves, il suffirait de leur être utile, de faciliter leurs études, de récompenser leur zèle; il avait à la fois à apporter des améliorations dans le matériel de l'École, à introduire des réformes dans l'enseignement : il ne recula devant aucune difficulté.

Les pavillons de dissection étaient insuffisants : il en fit construire de nouveaux qui furent livrés aux élèves en 1833.

On désirait que des cliniques fussent rapprochées de l'École : l'hôpital des Cliniques fut ouvert en 1834.

Ces constructions avaient amené la destruction du jardin botanique : une portion de la pépinière du Luxembourg fut affectée à l'établissement d'un nouveau jardin plus riche et plus spacieux.

Dupuytren, par une clause de son testament, avait légué des fonds pour la création d'une chaire d'anatomie pathologique. Grâce aux démarches de M. Orfila, cette clause fut modifiée : une partie des fonds put

être affectée à l'établissement du musée d'anatomie pathologique qui porte le nom de *Musée Dupuytren*.

Les cabinets de matière médicale, de physique et de chimie, étaient incomplets : ils reçurent d'importantes améliorations.

Enfin, en 1844, M. Orfila, après avoir vu à Londres le musée de Hunter, conçut l'idée de former dans les bâtiments de l'École une vaste galerie d'anatomie comparée. Quelques objections, il est vrai, lui avaient été faites sur ce dernier point : on lui avait représenté que l'École devait, avant tout, posséder un musée d'anatomie humaine ; que déjà le jardin des plantes avait de riches collections d'anatomie comparée. M. Orfila ne crut pas devoir tenir compte de ces remarques. M. Villemain, sollicité par lui, avait promis de demander aux chambres une allocation ; M. de Salvandy, plus expéditif, signa un arrêté, et, le 1er novembre 1845, l'établissement était ouvert au public ; un second arrêté ministériel lui donnait le nom de *Musée Orfila*.

Ce n'est pas tout ; concurremment avec ces améliorations on vit l'enseignement se fortifier et s'étendre ; déjà quelques professeurs avaient ramené les élèves dans l'amphithéâtre de l'École : c'étaient Béclard, Marjolin et M. Orfila. A partir de 1831, d'autres professeurs obtinrent le même succès ; le doyen donna l'exemple : il voulut participer aux examens pendant toute la durée des années scolaires. Ces examens devinrent plus sérieux : ils durèrent sept quarts d'heure pour quatre candidats, et, à partir de 1846, il y eut des examens de fin d'année.

On traça aux élèves la marche à suivre dans le cours de leurs études : on les obligea à suivre les leçons avec assiduité et à prendre régulièrement leurs inscriptions ; enfin, l'obligation du baccalauréat ès sciences, supprimée dans des jours de trouble, fut rétablie en 1836.

Mais, je l'ai dit tout à l'heure, les temps avaient fait de la position de doyen une position difficile, délicate et parfois brûlante ; il ne fallait rien moins que l'assurance de M. Orfila, son inconcevable activité et toutes les ressources de son esprit, pour conserver à la fois sa *popularité* et son *autorité*. Et il n'y parvenait pas toujours (1).

Tantôt, en effet, il se voyait entouré de la faveur publique, et tantôt

(1) Sur ce dernier point, il avait une sorte de thermomètre ou d'indice assez curieux qu'un jour il fit connaître au roi Louis-Philippe, avec assez de sans-façon.

« Eh bien ! monsieur le doyen, lui disait le roi, comment êtes-vous actuellement avec MM. les

cette même faveur se retirait de lui; il eut souvent à lutter contre de violents orages : il eut ses jours d'émeute et ses jours de répression; et comme tout pouvoir devait alors trouver son opposition, la presse médicale, le prenant aussi à partie, le décanat était parfois pour lui le plus rude des métiers.

Sa position d'étranger elle-même lui créait de nouvelles difficultés; il avait obtenu, en 1834 des lettres de grande naturalisation. A la chambre des pairs, M. le comte de Bastard, à la chambre des députés M. de Las Cases, avaient fait une juste appréciation de son mérite et énuméré les services qu'il avait rendus à la France; mais ces éloges eux-mêmes excitaient l'envie et la malveillance. Il avait donc à se faire pardonner d'être né hors de la France, puis, et surtout, les hautes dignités auxquelles il était parvenu.

M. Orfila, en effet, n'était doyen que depuis environ deux ans, quand il fut nommé membre du conseil général des hospices; présenté en 1832 pour succéder à Portal, il avait été choisi parmi cinq candidats.

Un an après, en 1833, l'association de prévoyance des médecins de Paris, fondée par lui, l'avait nommé président à l'unanimité, et cette dignité devait se perpétuer dans sa personne.

La mort de M. Cuvier, survenue à peu près à la même époque, avait laissé une place vacante dans le conseil royal de l'instruction publique : c'était une haute position à laquelle M. Orfila croyait pouvoir aspirer; toutefois les choses en restèrent là jusqu'à la mort de M. Guéneau de Mussy, c'est-à-dire jusqu'en février 1834. M. Guizot voulut bien alors accéder aux désirs de M. Orfila, et, trois jours après, celui-ci prenait place au conseil.

Enfin, vers la fin de 1834, il s'était présenté aux électeurs du 11e arrondissement de la ville de Paris, et, au premier tour de scrutin, il avait été élu membre du conseil municipal et du conseil général du département de la Seine.

élèves? — Voyez mon chapeau, sire, répondit M. Orfila. — Il n'est pas brillant, répliqua le roi, il est même assez fatigué; mais que faut-il en conclure? — Que je suis au mieux avec les élèves, reprit M. Orfila; car il n'y a pas un mois que je le porte. Quand je suis mal avec eux, mes chapeaux durent éternellement, par la raison qu'aucun d'eux ne me fait l'honneur de me saluer, je n'ai pas à y mettre la main; quand, au contraire, ma popularité est revenue, je suis accablé de coups de chapeaux, et vous voyez dans quel état je mets le mien!

Quand on songe, messieurs, à toutes les places qu'a occupées M. Orfila, aux nombreuses fonctions qu'il avait à remplir, aux devoirs impérieux qui chaque jour devaient le retenir, on ne comprend pas comment il pouvait suffire à toutes ces exigences; il en donnait lui-même pour raison sa vigoureuse constitution, son amour du travail, son désir d'être utile, sa forte volonté et la variété de ses occupations.

Il passait en effet chaque jour de son laboratoire dans la chaire du professeur, du conseil de l'instruction publique dans celui des hospices ou dans le conseil départemental, ou même, comme je le dirai tout à l'heure, dans le sein de quelque tribunal pour y déposer comme expert. Il devait enfin passer de longues heures dans son cabinet; car c'est là qu'il a composé les importants ouvrages dont il me reste à parler.

Indépendamment, en effet, d'une foule d'articles donnés par lui, soit à des dictionnaires, soit à des recueils périodiques, M. Orfila avait trouvé assez de loisir pour composer plusieurs grands traités devenus classiques, et d'abord celui dont j'ai déjà parlé.

Le *Traité de toxicologie générale.* Envisagé sous le triple rapport de la physiologie, de la pathologie et de la médecine légale, cet ouvrage avait opéré une véritable révolution dans la science. J'ai dit que M. Orfila avait démontré le premier, comme fait général, que les poisons, associés à des matières organiques, ne peuvent plus être décelés par les moyens qu'on met en usage quand ils sont seuls ou à l'état de pureté; d'où nécessité de se débarrasser à tout prix de la matière organique dans la recherche analytique des poisons.

Cette influence immense de la matière organique constitue en effet la donnée capitale de la toxicologie, et l'on peut dire que l'art du toxicologue n'a existé qu'à dater du jour où cette découverte a été faite.

Quant aux *Éléments de chimie* publiés par M. Orfila, ils n'ont en d'autre mérite, et cet aveu lui appartient, que celui de la coordination des faits et celui de la clarté qui a présidé à leur exposition. A très peu d'exceptions près, tout ce qu'on y trouve appartient à d'autres. M. Orfila ne revendiquait que la méthode qu'il avait adoptée et l'ordre qu'il avait suivi.

Le *Traité de médecine légale*, au contraire, est un livre original dans beaucoup de ses parties: il appartient en propre à M. Orfila. Au lieu des suppositions et des dissertations qui remplissaient les anciens traités,

celui-ci ne renferme que des faits, et ces faits sont tous constatés par des expériences. C'est le véritable gnide des médecins légistes : toutes les grandes questions y sont traitées, tons les problèmes y sont résolus ; c'est enfin une source de lumières aussi bien pour le magistrat que pour le médecin.

J'en dirai autant du *Traité des exhumations juridiques* ; c'est encore un livre nouveau et d'une utilité incontestable. Toutes les questions relatives à la putréfaction des corps y sont expérimentalement élucidées.

C'était là, certes, de grands travaux et qni auraient pu soffire à la vie d'nn médecin légiste ; mais il était réservé à M. Orfila d'arriver à des faits d'une bien antre importance.

Jusque-là, comme il le disait lui-même dans son langage figuré, on n'avait opéré que sur *une rive du fleuve* ; il en était une autre qui nous était inconnue, et snr laquelle il fallait passer pour compléter nos connaissances : or c'est là ce que M. Orfila a fait par son travail sur les *poisons absorbés*.

Que savait-on, en effet, avant ses recherches ou plutôt, que faisait-on dans les expertises médico-légales ? On se bornait à chercher les poisons dans ce qu'on appelle les *premières voies*, c'est-à-dire dans l'estomac et dans les intestins. Si l'on y décelait leur présence, le problème était résolu ; mais si on ne les y trouvait pas, de deux choses l'une : on déclarait qu'il n'y avait pas eu empoisonnement, ou bien on laissait le fait indécis ; or, dans le premier cas on pouvait faire absoudre un coupable, dans le second on laissait la justice désarmée.

Ces poisons, en effet, pouvaient avoir été expulsés hors des premières voies ; mais ils ponvaient aussi avoir passé par l'absorption dans les secondes, c'est-à-dire sur cette autre rive dont parlait M. Orfila. Sans doute on pouvait en chercher les traces dans les matières expulsées ; mais on ignorait l'art de retrouver jnsqu'au sein des viscères cette portion du poison qui avait tné les victimes. Or c'est là qu'il fallait encore le ponrsuivre, et, je le répète, c'est ce qu'a fait M. Orfila, d'abord ponr l'acide arsénieux, puis pour la plupart des autres poisons.

Mais que d'obstacles ! que de difficultés pour suivre ainsi ces poisons jusque dans les dernières molécules de l'organisme, pour constater leur présence dans ces régions reculées !

Comment déterminer les lois de leur parcours dans l'économie, cou-

stater les accidents si variés de leur distribution aussi bien dans les liquides que dans les solides, et enfin les suivre jusque dans leurs voies d'élimination? et quels merveilleux instruments ne fallait-il pas pour aller les chercher jusque dans ces replis profonds?

Ces poisons, en effet, que l'absorption aura fait passer dans les secondes voies, savez-vous dans quelle proportion il est possible d'en déceler la présence? J'ose à peine le dire, tant cette proportion est d'une effrayante exiguïté! S'il s'agit d'un viscère qui pèse 1 ou 2 kilogrammes, du foie, par exemple, c'est tout au plus si dans cette masse on pourra trouver 5 à 6 milligrammes d'acide arsénieux! Et si l'on n'opère, comme la prudence le veut, que sur la moitié de ce viscère, on aura à détruire 1,000 grammes de matière organique pour arriver à mettre à nu 1 ou 2 milligrammes d'arsenic! Et la vie d'un accusé dépendra du résultat de ces opérations!

Tout autre que M. Orfila aurait été effrayé d'assumer une semblable responsabilité, et c'était avec une sorte de terreur qu'on le voyait attribuer à sa science cette espèce d'infaillibilité; on se sentait profondément ému, lui ne l'était pas le moins du monde. Ses longs travaux, ses immenses recherches lui avaient donné une assurance inaltérable. Il avait, en effet, traité à fond et élucidé toutes ces questions dans plus de vingt mémoires lus par lui dans le sein de cette Académie ou publiés dans les recueils de l'époque.

Aussi était-ce avec un calme profond, une confiance sans bornes qu'il se rendait dans le sein des tribunaux pour aider les magistrats de ses lumières; chimiste-juré des causes célèbres, il était devenu l'effroi des empoisonneurs; son nom seul les faisait trembler; on savait que rien ne pouvait mettre à l'abri de ses recherches. En vain les débris des victimes avaient été, et depuis de longs mois, enfouis dans le sein de la terre, en vain des mains criminelles les avaient jetés dans des fosses d'aisances, précipités au milieu des flots ou cachés sous des monceaux de fumier; en vain ils étaient à demi putréfiés, M. Orfila s'en emparait; son art les interrogeait, et bientôt il en faisait sortir la preuve matérielle du crime.

Qu'on se figure l'effet que devait produire, dans ces circonstances, l'apparition de cet inexorable expérimentateur. C'était presque toujours après de longs débats, quand, d'une part, le ministère public avait fait tous ses efforts pour maintenir une accusation, et quand, d'autre part,

les défenseurs avaient tout épuisé pour sauver un accusé; les jurés sont encore indécis, le public est dans l'anxiété. On sait qu'un savant chimiste a été mandé de Paris: c'est M. Orfila; il est là, dans une pièce voisine; il expérimente, sa science interroge quelques débris informes de cadavre. Tout à coup, au milieu d'un profond silence, d'une attente générale, on annonce M. Orfila. Il s'avance au milieu du prétoire; sa belle figure a pris un caractère d'une effrayante sévérité; il a l'impassibilité du destin! Et alors, d'une voix ferme et vibrante, il déclare qu'il y a eu ou qu'il n'y a pas eu empoisonnement. Et qu'on ne croie pas que ce soit là un tableau fait à plaisir ou que j'exagère les faits: vingt drames se sont ainsi dénoués en cour d'assises.

Qui ne se rappelle l'intervention de M. Orfila dans le procès de Castaing? sa déposition accablante dans l'affaire de la veuve Boursier? et ce procès de Mercier, dans lequel, pour la première fois, il fit l'application de ses recherches sur les poisons absorbés? Qui n'a encore présent à la mémoire le sombre épisode du château du Glandier? Une jeune femme appartenant à la plus haute classe de la société, pleine d'attraits, remplie de talents, était accusée d'avoir empoisonné son époux après six mois de mariage. On avait saisi et publié sa correspondance; chacun s'empressait de lire ces lettres si spirituelles, si piquantes. Son mari avait succombé avec tous les symptômes de l'empoisonnement; mais les premières analyses avaient été contradictoires. Le procès avait marché, et c'est dans les dernières heures seulement que M. Orfila s'était trouvé en mesure de se prononcer.

Jamais cause n'avait excité un si puissant intérêt. La jeunesse, l'amabilité, l'esprit, le sang-froid de l'accusée, la consternation de sa famille, le talent de ses défenseurs, l'hésitation des magistrats, l'anxiété d'un immense auditoire, tout faisait un événement de la déposition de M. Orfila. Aussi quand il vint à ce moment suprême, au milieu d'un silence de mort, prononcer ces fatales paroles: « De l'arsenic a été retiré du cadavre; je » vais le mettre sous les yeux des magistrats et des jurés! » l'accusée, jusque-là pleine d'espoir, forte de l'intérêt qu'elle avait inspiré, des séductions qu'elle avait exercées, se sentit frappée comme d'un coup de foudre. Quelques heures après, elle était condamnée aux travaux forcés à perpétuité!

C'étaient là de ces scènes qui plaisaient à M. Orfila. Ce grand concours

de monde, cette attente générale, ces milliers de regards fixés sur lui quand il venait, comme l'interprète inflexible de la science, prononcer son arrêt, tout cela avait un charme indicible pour lui; mais il ne lui fallait pas d'opposant, de contradicteur, d'adversaire: là, comme partout, il voulait régner en maître, exercer une sorte de dictature. Aussi, lorsque, plus tard, aux assises de Riom, la défense fit intervenir deux experts nouveaux qu'elle avait été chercher à Paris, uniquement parce qu'elle savait qu'ils étaient les ennemis de M. Orfila, qu'ils avaient du moins cherché à invalider ses travaux, M. Orfila, froissé dans son amour-propre, blessé dans sa dignité, prit immédiatement la résolution de ne plus répondre aux demandes d'expertises qui lui seraient faites par les magistrats; et bien qu'ensuite son assistance eût été invoquée plus que jamais, on ne le vit plus devant les tribunaux.

Je me trompe: une fois encore il voulut bien, mais exceptionnellement, prêter son ministère. Ce fut à la demande du chancelier de la chambre des pairs, dans une affaire soumise à la juridiction de la noble chambre.

Il était ainsi arrivé aux années 1846 et 1847, qui ont marqué, en quelque sorte, l'apogée de sa réputation. C'est alors qu'il entreprit ce voyage en Espagne qui devait être pour lui une longue suite d'ovations.

Sauf son excursion à Minorque et à Barcelone en 1816, il y avait près de quarante ans qu'il n'avait revu la Péninsule. Il quitta Paris en août 1846, et, peu de jours après, il visitait ces antiques cités autrefois si célèbres: Valence, Alicante, Carthagène, Malaga, Cadix, Séville, Grenade et Madrid. Partout il était reçu avec enthousiasme: l'Espagne voyait en lui un de ses plus glorieux enfants; les Académies de Madrid, Cadix et Séville, s'empressèrent de l'inscrire au nombre de leurs membres; la reine Isabelle, sur la proposition de la faculté de médecine, lui conféra, par un décret spécial, le diplôme de docteur, sans examen et sans frais; les journaux de toutes les localités annonçaient son arrivée et son départ, comme s'il s'agissait d'une tête couronnée.

Il était, à cette même époque, couvert de décorations. Dès l'année 1821, il avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

En 1832, l'empereur du Brésil lui avait envoyé les insignes de l'ordre de Cruzaro.

En 1834, le jour où il avait réprimé une émeute à l'École, M. Guizot lui avait fait obtenir la croix d'officier.

En 1838, au retour d'une mission scientifique, M. de Salvandy lui avait fait avoir la croix de commandeur.

En 1847, le roi Léopold, voulant lui donner un témoignage public de satisfaction, l'avait nommé officier de son ordre.

Enfin, dans ce même mois de février 1848, qui allait lui être si fatal, le 20, l'empereur de Russie signait sa nomination de commandeur de l'ordre de Sainte-Anne !

Je ne sais, en vérité, si M. Orfila lui-même ne devait pas être effrayé de tant de prospérités ! Tout lui succédait : il était au faîte des grandeurs scientifiques ; il était, dans le corps médical, l'arbitre et le dispensateur de toutes les grâces et de toutes les faveurs ; bien à la cour, populaire à l'École, omnipotent dans les hôpitaux, et, en ce qui concernait les affaires médicales, dans le conseil de l'instruction publique et dans le conseil général de la Seine. Il aurait dû peut-être se demander s'il n'y avait pas quelque chose de menaçant pour lui dans cette constante faveur de la déesse, et peut-être aurait-il trouvé que le moment était venu de faire comme le tyran de Samos, de jeter son anneau à la mer !

Quoi qu'il en soit, M. Orfila, plein de sécurité, venait d'être réélu doyen pour cinq ans, quand éclata la révolution de février. Le 28 au soir, un membre du gouvernement provisoire, lié depuis longtemps avec lui d'amitié, vint le trouver et lui dit : « Je suis chargé d'une commission bien désagréable : je viens vous demander votre démission du décanat ; quoi que j'aie pu faire aujourd'hui pour vous défendre, et cela malgré vos opinions déplorables, il a été arrêté que, si vous ne donnez pas votre démission, vous serez destitué. »

M. Orfila répondit qu'il aimait mieux être destitué. Le 1[er] mars, sa destitution était insérée au *Moniteur;* mais, avant qu'elle fût rendue publique, l'opinion s'était prononcée de la manière la plus vive en faveur de l'ancien doyen : il avait été accueilli dans son amphithéâtre au bruit des plus vifs applaudissements, et plus de quinze cents élèves étaient allés à l'hôtel de ville demander qu'il fût maintenu dans le décanat.

Mais les persécutions allaient commencer pour lui et lui rendre la vie bien amère. Une commission avait été nommée pour examiner sa gestion. Après trois mois d'enquête, elle déclara que M. Orfila avait, il est vrai,

dépassé ses crédits pendant la dernière année de son administration, mais que la probité la plus scrupuleuse avait présidé à toutes ses opérations; elle reconnaissait en outre que M. Orfila avait doté l'École d'un établissement considérable: le musée d'anatomie comparée.

Son honneur était sauf, mais il restait en défaveur, en disgrâce. De là toutes ses douleurs. Il avait bu à cette coupe enchanteresse du pouvoir, et il se trouvait condamné à une mortelle inaction! Lui, si fier en d'autres temps de veiller aux intérêts de la science et à la prospérité des établissements qu'il avait formés; lui, si empressé, si heureux de servir ses amis, aux risques même de méconnaître certains droits; lui, enfin, jusque-là si recherché, si écouté, si obéi, il se voyait méconnu et presque outragé, en butte aux sourdes menées de la malveillance, de la calomnie et de l'ingratitude. Il luttait encore, néanmoins, et gardait un front superbe; mais qui aurait pu sonder sa pensée et dire ce qui se passait dans son âme! Sans doute il aimait la science, mais il aimait encore plus la gloire et ses enivrements. Il n'était point de ceux qui trouvent leurs plus douces jouissances seul à seul, dans le silence du cabinet; ce qu'il avait surtout ambitionné, c'était le succès, la célébrité et tout ce qui pouvait ajouter à l'éclat de son nom; c'était là ce qu'il avait cherché dans ses publications, dans son enseignement et jusque dans son administration.

Quand vinrent donc ces jours de retraite forcée et de disgrâce indéfinie, il fut tout d'abord mortellement frappé.

Et cependant, messieurs, dans ces jours d'affliction, ses vrais amis s'étaient serrés autour de lui; vous-mêmes, je l'ai dit ailleurs, dans votre désir de lui prouver qu'il avait conservé l'estime des honnêtes gens, vous l'aviez élevé à l'honneur de présider cette assemblée, et vous l'aviez chargé de défendre vos intérêts les plus chers; mais sa sortie du conseil de l'instruction publique acheva de tuer cette puissante organisation.

Toutefois, messieurs, et c'est là le dernier acte dont il me reste à parler, M. Orfila, semblable à ces Titans foudroyés, qui, dans un suprême effort, arrachent encore au monde un cri de surprise et d'admiration, M. Orfila, dis-je, entreprit de répondre à ces coups incessants du destin par un acte d'une grandeur et d'une générosité jusque-là sans exemple.

On le vit, en effet, distraire de sa propre fortune une portion considérable, 120,000 fr. au moins (1), et de son vivant les consacrer à la fon-

(1) *Bull. de l'Acad. de méd.*, t. XVIII, p. 304. — *Ann. d'hyg.*, t. XLIX, p. 189.

dation d'encouragements, de prix et de donations pour la Faculté, pour l'Académie, l'École de pharmacie, l'Association de prévoyance, et même pour quelques écoles de province.

Ayant ainsi taillé de la besogne, disait-il, pour cette studieuse jeunesse qu'il avait tant aimée, il voulait voir, du moins dans les premières années, comment elle s'y prendrait pour mériter ses récompenses et l'aider de ses conseils.

Cette satisfaction ne lui a pas été donnée : c'était son testament de mort qu'il venait de dicter.

Le 4 janvier 1853, il en avait donné lecture lui-même à l'Académie, en séance publique; le 12 mars suivant il avait cessé d'exister.

Jusque dans ses derniers moments il s'inquiétait de l'avenir réservé à son nom; on le vit, à ces heures suprêmes, se faire lire, dans les feuilles publiques, ce qui pouvait le concerner. D'avance il aurait voulu savoir ce qu'on allait dire de sa mort et comment on jugerait sa vie.

Ce jugement, messieurs, nous n'avons pas eu la prétention de le porter; nous nous sommes borné à tracer une esquisse impartiale et fidèle de cette existence si active, si agitée et néanmoins si bien remplie. Nous avons montré M. Orfila tel que nous l'avons connu, tout entier à ses devoirs et tout entier aussi à ce désir excessif de célébrité et de gloire; mais ce désir, après tout, n'est-il pas le plus noble mobile des actions humaines? Peut-on faire quelque chose de grand et de durable sans cet amour de l'approbation publique? N'est-ce pas lui qui anime les grands cœurs et les empêche de sommeiller? O Athéniens, aurait pu s'écrier M. Orfila, que de peines je me donne pour mériter votre approbation!

Honorons donc, messieurs, tenons en grande estime ceux que consume ce violent amour, et disons avec Tacite que « celui qui méprise la gloire méprisera bientôt la vertu. »

M. Orfila a publié :

I. Traité de toxicologie, 5e édition. Paris, 1852, 2 vol. in-8. (La première édition a paru de 1813 à 1815, 4 parties en 2 vol. in-8.)

II. Éléments de chimie, 8e édition. Paris, 1851, 2 vol. in-8. (La première édition a paru en 1817.)

III. Secours a donner aux personnes empoisonnées et asphyxiées, 4e édition. Paris, 1830, in-12. (La première édition a paru en 1818.)

IV. Traité de médecine légale, 4e édition. Paris, 1848, 4 vol. in-8 et atlas. (La première édition a paru de 1821 à 1823 en 3 vol. in-8.)

Indépendamment de ces ouvrages, M. Orfila a publié un grand nombre de mémoires sur des points importants de la science ; nous citerons les principaux :

V. Nouveau journal de médecine, chirurgie, pharmacie. Paris, 1818 à 1822.
1. Mémoire sur la morphine ou sur le principe actif de l'opium, t. I, p. 3.
2. Mémoire sur un nouveau procédé propre à faire découvrir la plupart des poisons minéraux mêlés avec des liquides colorés, t. VIII, p. 214.
3. Nouvelles expériences sur le sublimé corrosif, l'eau de javelle, la delphine, l'opium, la noix vomique, etc., t. X, p. 145.

VI. Archives générales de médecine.
1. Empoisonnement par l'oxyde blanc d'arsenic, t. I, p. 147.
2. Consultation médico-légale, relative à la vie d'un enfant nouveau-né, t. VI, p. 515.
3. Rapport sur le cadavre d'un individu inhumé depuis quarante-trois jours, t. VII, p. 281.
4. Faits propres à éclairer l'histoire de l'asphyxie par submersion, t. XIV, p. 542 ; 604.
5. Moyens de connaître sur des armes et des vêtements des taches de sang, et de les distinguer de toute autre tache, t. XIV, p. 601 ; t. XV, p. 124 ; t. XVI, p. 161.
6. Mémoire sur les moyens de constater la présence de l'antimoine, du cuivre et du plomb, dans un mélange de divers liquides, t. XVI, p. 85.
7. Expériences sur les propriétés du suc de mancenillier, t. VIII, p. 464 ; t. X, p. 358.
8. Recherches médico-légales pouvant servir à déterminer, même longtemps après la mort, s'il y a eu empoisonnement et à faire connaître la nature de la substance vénéneuse, t. XVII, p. 5.
9. De l'action des sulfures d'arsenic, de plomb, de cuivre et de mercure, sur l'économie animale, t. XIX, p. 325.
10. De l'empoisonnement par les préparations mercurielles, considéré sous un point de vue nouveau, t. XXIII, p. 5.

VII. Annales d'hygiène publique et de médecine légale.
1. Rapport et expériences sur les effets de l'alun, t. I, p. 235 ; t. VIII, p. 180.

2. Mémoire sur l'acide hydrocyanique, t. I, p. 487.
3. Suspicion d'empoisonnement par l'oxyde d'arsenic, t. III, p. 381.
4. Mémoire sur les exhumations juridiques, t. IV, p. 80 ; t. V, p. 209.
5. De l'empoisonnement par l'acide acétique, t. VI, p. 159.
6. Mémoire sur l'empoisonnement produit par des mélanges de substances vénéneuses, t. VII, p. 627.
7. Suspicion d'empoisonnement par un acide minéral, t. X, p. 127.
8. Mémoire sur les caractères que l'on peut tirer du nombre et de la couleur des cheveux pour résoudre les questions d'identité, t. XIII, p. 466.
9. Mémoire sur l'empoisonnement par les sels de plomb, t. XXI, p. 149.
10. Est-il vrai que l'on puisse reconnaître, d'après l'état des organes génitaux, si la suspension a eu lieu pendant la vie ou après la mort, t. XXI, p. 466 ; t. XXII, p. 395.
11. Consultation médico-légale, sur une suspicion d'empoisonnement par l'acide cyanhydrique, t. XXVI, p. 399 ; t. XXIX, p. 103, 474.
12. Mémoire sur quelques moyens proposés dans ces derniers temps pour découvrir l'arsenic dans les organes où il a été porté par la voie d'absorption, t. XXVII, p. 447 ; t. XXVIII, p. 73.
13. Nouvelles recherches sur plusieurs poisons tirés du règne minéral, t. XXVIII, p. 192, 419.
14. Recherches médico-légales sur l'empoisonnement par l'acide chlorhydrique, t. XXVIII, p. 317 ; t. XL, p. 137.
15. Mémoire sur le cyanure de potassium, t. XXIX, p. 404.
16. Rapport médico-légal sur un empoisonnement par un composé de plomb, t. XXXI, p. 130.
17. Quelques réflexions critiques sur les moyens de conclure en médecine légale et sur la localisation des poisons, t. XXXI, p. 430.
18. Réfutation de deux erreurs contre lesquelles il importe de prémunir les experts chargés de la recherche médico-légale des poisons, t. XXXIII, p. 347.
19. Mémoire sur un nouveau moyen de reconnaître les taches de sang, t. XXXIV, p. 112.
20. Recherches sur l'infanticide, t. XXXIV, p. 129.
21. Mémoire sur quelques points relatifs à l'empoisonnement produit par les préparations de plomb, de cuivre, d'arsenic et de mercure, t. XXXVIII, p. 163.
22. Blessures à la tête, accusation de meurtre d'un enfant par sa mère, t. XLIII, p. 374.
23. Recherches médico-légales sur la matière cérébrale desséchée, t. XLIV, p. 143.
24. Mémoire sur la nicotine et sur la conicine, t. XLVI, p. 147.
25. Mémoire sur l'empoisonnement par les sels de fer, t. XLVI, p. 337.
26. De l'empoisonnement par l'acide tartrique, t. XLVII, p. 199 ; t. XLVIII, p. 230.
27. Empoisonnement par la morphine. Mort du docteur Ellenberger, 1852, t. XLVIII, p. 359.

VIII. MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE.

1. *Mémoires sur l'empoisonnement :* 1° par l'acide arsénieux ; 2° sur les moyens de s'assurer que l'arsenic obtenu des organes où il a été porté par l'absorption ne provient pas des réactifs ni des vases employés à la recherche médico-légale de ce poison ; 3° sur un nouveau procédé pour constater facilement dans nos organes la présence d'une préparation arsenicale qui aurait été absorbée ; 4° sur l'arsenic naturellement contenu dans le corps de l'homme ; 5° sur les terrains des cimetières, sur l'arsenic qu'ils peuvent fournir, et des conséquences médico-légales que l'on doit tirer de l'existence possible d'un composé arsenical dans ces terrains ; 6° sur l'empoisonnement par le tartrate de potasse antimonié (tartre stibié) ; 7° sur l'empoisonnement par les sels de cuivre. Paris, 1840, t. VIII, p. 375 à 567.
2. Mémoire sur plusieurs affaires d'empoisonnement par l'arsenic, récemment jugées par les cours d'assises de France, t. IX, p. 1 à 56.
3. Mémoire sur la suspension, t. IX, p. 234 à 276.

M. ORFILA a encore fourni des articles :

1. Au *Nouveau dictionnaire de médecine, de chirurgie, pharmacie, physique, chimie*, etc. Paris, 1821, 2 vol. in-8.
2. Au *Dictionnaire de médecine*, première édition en 21 vol., deuxième édition en 30 vol. in-8.
3. Au *Journal de chimie médicale.*
4. Au *Bulletin de l'Académie royale de médecine.*